LES DEUX QUATRE-VINGT-DOUZE.

C'était le vingt-neuf mai, à l'heure des Vêpres. Les cloches de Sainte-Marie babillaient aux échos de la forêt et de la grève ; des groupes s'acheminaient vers l'église éclatante de lumière et de blancheur. Plus loin, c'était le silence de la campagne et le miroitement du soleil sur la baie. Les papouas traquaient à travers la poudre du chemin des lignes idéales ; les filas pointaient sous les fenêtres ; des odeurs de salines se mêlaient au parfum des fleurs.

Comme de cette élégance et de ce fourmillement un bond du souvenir vous reporte en arrière ; comme ces termes de comparaisons se dessinent vite de la foi d'aujourd'hui et de celle des aïeux, entre le berceau de la nation et ce que l'ont faite cent années !

Puisque j'évoque les choses d'autrefois et que ce jour est sacré, dirigeons-nous vers les Grosses-Coques. Le touriste n'a rien à voir, mais le pèlerin beaucoup à contempler. D'abord, oublions ces chalets si gracieux, dépouillons le luxe du moment, faisons du chemin un sentier de chasseur et de la plaine une savane ; nous sommes aux premiers temps de l'Acadie ; elle cherche, avec les épaules de ce qu'elle avait été jadis, à se reconstituer, à couvrir encore une carrière ; n'avancions plus que découvertes, c'est là ; chaque rocher a sa légende, tout brin d'herbe son souvenir.

La rivière des Grosses-Coques serpente au pied du monticule des Doucet et se noie silencieuse et résignée dans la masse des eaux de la baie, qui, tantôt seréine et bleue comme un lac, semble sommeiller, et tantôt brise avec furie dans un va-et-vient de crépitements secs et de galets qui se choquent. Tel est le site grandiose où se mouvaient, il y a un siècle, les solitudes de la baie ont reçu leurs hôtes ; la hache maniée par de jeunes générations dont le besoin décuple l'énergie a fait au sein de la forêt une entaille énorme. La petite colonie a ses foyers plus que modestes, sa troupe de guerres, son sanctuaire. Nous ne voulons que des émotions saines ; eh bien ! relevons cette chapelle dont les assises sont perdues sous les gazons, ce premier autel dont les vieillards ne savent plus que la pauvreté solennelle.

Une croix de bois indiquait seule que ces troncs francs superposés et reliés de terre glaise, que cette arche de vingt pieds carrés où verdissaient des mousses et pendillaient des lichens, abritaient les fidèles à l'heure de la prière et le prêtre en ses rares apparitions. A l'intérieur quelques dévotes images appendues au mur, des chandeliers de bois sur l'autel où brûlaient pendant l'office d'humbles batonnets de suif ou de résine. Telle aussi la crèche nouvelle, le coin plus recueilli témoin des agapes fraternelles d'une poignée de chrétiens au jour du Seigneur. Le prêtre est loin, loin ; mais la messe blanche supplée au besoin de la foi.

Ils arrivent graves et superbes, sandales aux boucles d'argent, grands bas ornés d'épis, culotte courte à rosette, veston qui s'ouvre sur la poitrine entre ses rangées de boutons chatoyants, majestueux castor des jours de fête ; ils sont vraiment beaux les ancêtres dans cet accoutrement martial et dégagé. Nos aïeux sous leur mantelet de deuil et la cape noire jetée sur la mousseline des coiffes blanches font vaguement songer au cloître. Toutefois, il faut signaler encore la poche légendaire de la mère de famille—poche immense qui pend au côté et que retient à la ceinture un cordon spécial.

Là s'engouffrent le dîner, les livres d'Heures et tout le matériel de campagne ; car la journée entière appartient à Dieu ; l'on goûte à l'ombre de son toit et l'on ne regagne le village que le soir. Entrons donc à leur suite. Un homme, le patriarche sans doute et le plus intègre, Amable Doucet, r cite, à la place du prêtre, les pieuses oraisons de son livre ; puis dans le silence de la plage la voix mâle des hommes jointes à celle des femmes module les chants liturgiques de la messe et des vêpres ; pendant que le Souriquois dont le Visage-Pâle était l'ami aux jours de bonheur et qu'il a suivi dans son exil et dans son culte, tout ravi d'un spectacle qu'il sent et voit sans le comprendre, penche jusque dans la poussière au seuil de la chapelle son front couronné de l'airgrette, symbole d'indépendance et de bravoure. Alors,

Tout à l'entour, les bois, le fleuve, le rivain
Sont inondés de rose et teintés de lumière ;
L'âme semble briser sa chaîne et la prière
Dans l'infini s'envole et monte—c'est divin—

En ce jour le nouveau-né reçoit devant le peuple l'eau du baptême, les fiancés prononcent leur serment et le *De profundis* pour ceux qui dorment là-bas sur la colline, clot par le souvenir de ce qui est terrestre et fragile, les suppliques tombées des lèvres des croyants. Si quelqu'autre a cessé de souffrir, sa dépouille, sur laquelle ils pleurent et prient une dernière fois, descend lentement la pente, franchit la rivière et rejoint ses devancières sous les grands pins où gémît et sanglote le vent du large. Quand viendra le prêtre, il bénira la tombe et lui donnera la paix au nom du ciel. Puis, quand dans ses mains le pain du sacrifice deviendra le corps d'un Dieu pour l'amour de tous, le capitaine Lanoue commandera une triple décharge et les profondeurs des bois sauront que les Visages-Pâles ont reçu la visite du Grand-Esprit. Certes, tant de grandeur et tant de naïveté méritent d'être gravées en lettres d'or au début de l'épopée acadienne ; elles sont dignes d'être immortalisées par le burin et par le pinceau ; elles accusent dans vos ancêtres une richesse merveilleuse et un profond instinct de religion. A Dieu qui a gardé dans leur cœur l'une et l'autre, multiplié leur nombre pour me donner autant de frères, je ne saurais que dire, en le changeant un peu, le mot sublime qui ferme comme une clef d'or venant du ciel, le poème d'Évangel.

Father, I thank thee.

Sur les ruines de ce temple disparu, sans que la foi soit morte et Dieu moins adoré, parmi les tombes des derniers martyrs, contemplant tout ce que le ciel a su tirer de ces cendres, je répète : Father, I thank thee.

JULES LANOS, Eud.

Collège Ste-Anne, 4 juin 1892.

CAPITAINE AUGUSTIN LANDRY, Shédiac—Né à Poquemouche, le 21 juillet 1838, du mariage d'Auguste Landry, marchand, et d'Olive Robichaud. Epousa en 1866, Dlle Helen Mary Morrissey, de l'île du Prince-Édouard. Navigateur dès sa jeunesse, M. Landry obtint son brevet de capitaine au long cours en l'été de 1873 à Liverpool, Angleterre. Il a commandé bon nombre de gros vaisseaux et a fait plusieurs fois le tour du monde. N'a essuyé qu'un naufrage—dans le sud du Brésil, en 1883. Le capt. Landry est un brave et habile marin, et est fort estimé dans le monde.